

WAX

TOUTE L'ACTUALITÉ DU VINYLE

DEC. 2017/JAN. 2018

L 13007 - 3 - F: 5,00 € - RD



REPORTAGE THE OLD VINYL FACTORY

Au cœur de l'usine à rêve

ÉVÈNEMENT ARETHA FRANKIN

l'éternelle Queen of Soul

LES SORTIES 33 TOURS...

STONES À LA BBC - U2
CHARLOTTE GAINSBOURG
BOB DYLAN - TOM WAITS
NOEL GALLAGHER
MAVIS STAPLES
JEAN-LOUIS MURAT

ÉTIENNE DAHO

ENTRETIEN: « BLITZ, SYD BARRETT ET LA PASSION POP... »

ROCKET TO RUSSIA
L'APOTHÉOSE PUNK DES RAMONES

UN-HAPPY!
*Pharell Williams
en mode N.E.R.D....*



ETIENNE DAHO

L'HOMME QUI MARCHE

Trois ans après *Les Chansons de l'innocence retrouvée*, son *Blitz* a déferlé sur nous, telle une foudroyante attaque sonique. Un disque sombre et sublime où il se révèle, une fois de plus, comme le maître absolu d'une French Pop qui doit beaucoup à ses racines anglo-saxonnes... l'un des plus respectés aussi. Rencontre avec le Parrain.

PAOLA GENOVE

Il a dévoilé son *Blitz* sur le cadran de son compte Instagram, comme l'aiguille d'une montre remontant le temps... dévoilant, photogramme après photogramme, la captivante pochette de son nouvel album réalisée par le photographe turc Pari Dukovic. Chaque nuit, de mystérieux fragments d'images révélaient un peu plus : sur un fond pâle de fumée bleuâtre, le héros discret de la french pop se livrait. Regard énigmatique, long cou nu à la Modigliani, veste en cuir, cigarette aux lèvres et casquette cloutée... Une esthétique qu'Étienne Daho a conçue à l'image de ce disque où, bercés dans une dream pop ou soudainement éveillés par des guitares en furie, on a l'impression d'emprunter un labyrinthe dont la sortie est un miroir sur le « soi ». Avec l'innocence et la brutalité d'un enfant, Daho nous met en face de nos consciences. Sans pitié, sans jugements. Entre douceur extrême et une gravité enténébrant l'approche du crépuscule, sa voix dévale les vallées comme ses "Filles du Canyon" et ses "Baisers rouges" sont aussi sensuels que le pull de Nastassja Kinski dans *Paris-Texas*. Son "Étincelle" est flamboyante de rock et de poésie telle une ballade du Velvet Underground... Et s'il convoque le psychédéisme du génie sacrifié de Pink Floyd, Syd Barrett, Daho se déplace dans les styles et les époques comme *L'Homme qui marche* de Giacometti, toujours vulnérable, toujours debout. Lou Reed nous avait confié avoir un faible pour sa voix pure et chaleureuse... L'intense Daho n'a pas conquis que Lou Reed, mais des fans tous âges et penchants musicaux.

Du même avis que l'icône du Velvet, Benjamin Biolay commente : « Son registre grave est immédiatement reconnaissable. En France, les garçons ont tendance à chanter dans les aigus... J'ai tout de suite perçu Étienne comme notre libérateur, car sa voix ne passe pas en puissance, mais fascine par ses timbres, magnifiques, masculins, troublants. » La jeune et piquante chanteuse Laurie Darmon, auteur de l'EP *Mesure Seconde* et de plusieurs titres des *Vestiges du chaos* de Christophe, surenchérit : « Le charme de Daho tient de sa voix, de la pureté qui s'en dégage... Et de son intégrité : c'est ce qui touche ma génération qui a une façon d'envisager la création avec liberté, dans un home-studio. Daho a été un précurseur en ça et il continue ! »

Quand on pose le diamant sur le vinyle orange fluo de *Blitz*, on plonge dans son vortex et ses subtils réflexes. « Ce que je trouve incroyable avec Étienne, confie Calypso Valois, c'est qu'album après album, on reconnaît toujours sa patte, sans que jamais il ne se répète... À chaque fois c'est surprenant. » Cette fois-ci, c'est chavirant. Daho s'est dépassé dans un enchevêtrement de pistes et d'arrangements dignes du génie de Mc Cartney. Celui qui capture les sons de notre quotidien est également un passionné de photo, un grand reporter du portrait musical, qui est aujourd'hui le curateur de l'expo-



sition « Daho l'aime pop », à la Philharmonie de Paris. Dans ses clichés incisifs, il a capturé les fleurons de la scène française avec sa Canon 5D... le même appareil qu'utilisait le grand photographe anglais de guerre Don Mc Cullin qui vécut, lors du second conflit mondial, sous le *Blitz*... en quête, comme Étienne Daho, dans cet album renversant, de lumière dans le noir. ■

Qu'est-ce qui vous a donné envie de réaliser votre *Blitz* à Londres ?

C'est la « Smoky Town », une ville mystérieuse saturée de légendes, où j'ai l'impression de franchir le mur du son de Phil Spector et de m'approcher des groupes et des musiciens pop-rock qui m'inspirent depuis toujours : David Bowie, Pink Floyd, Marianne Faithfull, Saint-Etienne... ou Lou Reed, qui y a fait plusieurs escalas. J'ai une garçonnière à Earls Court, à l'ouest de Londres, un quartier où les galeries d'art côtoient les maisons géorgiennes et les pubs underground. Les chansons de *Blitz* sont nées là-bas, dans un home-studio, de façon organique... J'ai conçu plus de la moitié des chansons avec Fabien Waltmann, musicien visionnaire – collaborateur de Françoise Hardy, de Kate Perry et du producteur britannique Nellee Hooper – (Massive Attack, Madonna...), qui avait déjà participé à la genèse de mon album *Eden* (1996). Et puis, pendant la conception de *Blitz*, il s'est passé quelque chose d'étrange, de magique : j'avais été foudroyé par un groupe californien qui s'appelle Unloved, fondé par David Holmes (auteur des *BO de Hunger* ou *d'Ocean's Thirteen* [NDLR]), avec la voix hypnotique de Jade Vincent, qui évoque Nico, et les sorcelleries sonores du multi-instrumentiste Keefus Ciancia. J'écoutais leur album, *Guilty Of Love*, en boucle... Je les ai contactés et il se trouve qu'ils étaient à Londres au même

moment que moi. Ils ont accepté de participer à mon album... *Blitz* est une histoire de rencontres, de ce que Carl Jung a appelé la « synchronicité » : des heureux hasards qui se passent en simultané et dont l'association prend parfois un sens très important pour la personne qui les perçoit...

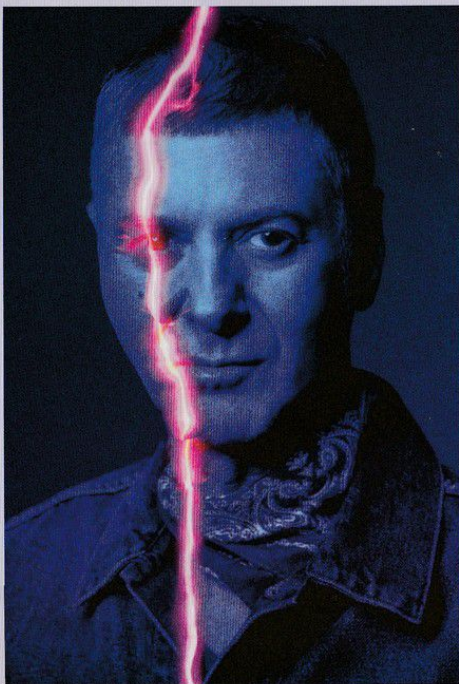
En écoutant *Blitz* et des morceaux rock, soniques et vertigineux, comme "Chambre 29" ou "Voodoo Voodoo", on vous imagine dans un accélérateur de particules avec votre héros, Syd Barrett... Comme s'il y avait eu une collision entre vos atomes...

[Rires.] Je suis très intéressé par la physique quantique, les particules fantômes et ce que vous dites résonne fortement chez moi. Oui, il y a quelque chose de cela, d'explicable... Syd Barrett, c'est Dieu pour moi, et, comme Marilyn Monroe, il reste un mystère. *Blitz*, est en grande partie inspiré de Barrett. Je suis fasciné par son jeu de guitare, ses compositions, sa contribution à la musique, mais aussi par ce personnage qui, à 24 ans, a mis fin à sa carrière... il a tout donné, a brûlé comme la foudre. Entre 24 et 60 ans, il a vécu en reclus, sans toucher une guitare, ne parlant plus à personne, à part à sa sœur... C'est quelqu'un qui interroge beaucoup sur la pureté : j'ai mené ma petite enquête sur Barrett pour comprendre ce qui

s'est passé : il y a un an et demi, juste avant que le projet de *Blitz* débute, on m'a offert sa biographie. J'y ai lu qu'il était atteint du syndrome d'Asperger, que les acides avaient fait exploser son équilibre précaire. Mais beaucoup de musiciens de cette époque avaient pris des acides, moi y compris... et tous n'ont pas eu ce destin. Dans ce livre, j'ai aussi découvert que Barrett avait vécu dans un immeuble fascinant, qui se trouve à 100 mètres de chez moi, à Earls Court... et que c'est là qu'il avait été photographié, par Mick Rock, pour la pochette de son premier album, *The Madcap Laughs* (1970). Ça m'a bouleversé !

C'est passionnant... continuez !

Je suis allé au pied de cet immeuble à Londres et j'ai appris que le garçon qui avait été son colocataire habitait toujours dans le même appartement... Il s'agit de Duggie Fields, un formidable peintre postmoderniste. Une semaine plus tard, en me promenant dans la rue, je l'ai vu assis à une terrasse de café. Je suis allé lui parler et nous sommes devenus amis. Duggie m'a invité chez lui. J'ai vu la chambre de Syd, ses placards, tous ces recoins où il a créé, souffert... c'était comme un sanctuaire. J'étais tellement inspiré que j'ai commencé à écrire trois ou quatre chansons les jours suivants, dont "Chambre 29", car l'appartement se trouve à ce numéro...



Peu après, j'ai été invité à Cambridge pour une célébration de sa musique... là où Syd Barrett s'était muré dans le silence pour vivre dans sa maison de briques. Tout se mettait en place pour me montrer un chemin... c'était bizarre, flipant par moments. Mais c'est intéressant que de se laisser porter par des signes parfois. C'est ce qui fait partie de la théorie de la synchronicité et je vis beaucoup de choses comme ça. Le fait d'être un artiste aiguise la sensibilité et la capacité de percevoir tous ces moments de synchronicité... On entend Duggie Fields parler et chanter dans le premier morceau de *Blitz*... C'est une trace. *Dans le morceau, "Les Filles du Canyon", on entend : "Il y a cette porte dans le désert/ Tu trouveras ici un autre paradis, un autre monde..." [NDLR]*

Votre album évoque les tableaux à la beauté dérangeante du visionnaire Otto Dix... il est aussi empreint de sensualité, d'érotisme, d'une poésie immaculée. Mais ce titre, *Blitz*, est-il une annonce ?

J'ai la sensation que nous sommes dans une époque de mutation, que nous vivons dans une période grave, de consumérisme forcené... nous oublions les fondamentaux et j'ai peur que cela nous retombe sur la tronche. Mais la conscience de cette gravité peut nous permettre de redresser la barre... parce que je trouve qu'on fait un peu n'importe quoi. Il faut retrouver les priorités, les valeurs : le respect de la nature, des animaux, le respect de l'autre, de la pensée différente... car j'ai la sensation que nous vivons dans l'ère de la pensée unique... que la censure et le politiquement correct triomphent autant que la violence. Il y a beaucoup d'agressivité, de mécontentement. Mais, heureusement, l'art, la musique, peuvent nous aider à

nous libérer... *Blitz* est le reflet de cette époque. J'ai choisi ce titre parce qu'une guerre éclair, c'est complètement probable. Et, en même temps, la sensation que ça peut arriver pose une limite à cette quête de destruction permanente. Donc, mon but n'est pas de démolir l'espoir à travers des chansons comme "Hôtel des infidèles" [*coproduite avec Jean-Louis Pierrat. NDLR*]. Au contraire, je veux qu'on prenne conscience de tout ce qui est beau et précieux dans le rapport avec les autres. Et je sens avoir, en tant qu'artiste, le rôle d'éveiller et de donner du plaisir à la fois. *Blitz* est ça : une ode à la jeunesse du cœur et un appel à la résistance.

Qu'entendez-vous par résistance ?

Énormément de choses. Résister à cette communication folle et creuse. Résister au pouvoir de l'image qui mène à ne pas se respecter soi-même, à se retrouver. Résister pour ne pas être trimballés par le vide, la course en avant. Résister et faire un effort pour regarder, écouter, demander... J'essaie de traverser le temps que j'ai à agir en bien et à être quelqu'un de bien pour les autres. Dans "Après le Blitz", je chante des images sombres - "Sous les bombes, dans les rues, le carnage et les cris/L'armée des ombres un éclair puis tout s'est obscurci" - tout comme l'espoir : "Toi et moi, nous resterons légers face au danger/ Nous resterons dressés face au danger". Je tiens profondément à cette image, à ce message qui est à la base de l'architecture de *Blitz*.

Vous incarnez la french pop, la new wave et le rock anglo-saxon en même temps. Comment avez-vous réussi à vous forger ce style qui n'appartient qu'à vous, qui puise d'ailleurs, mais reste très français ?

C'est le résultat d'une soif inassouvie, d'un désir d'écouter toutes sortes de genres, d'artistes et de partager... En fait, ma véritable culture c'est le rock... et, à une époque, je m'en suis beaucoup éloigné parce que c'était omniprésent, écrasant : dans chacune de mes cellules, il y avait Syd Barrett, John Cale, Nico, Lou Reed... c'était tellement fort que ça devenait intimidant de se lancer dans la musique. Alors, j'ai convoqué mes racines de la culture française, à savoir les Yéyés, parce que certains parmi eux sont pour moi comme une madeleine de Proust... Et puis surtout Françoise Hardy et Serge Gainsbourg...

En parlant de vous spontanément, Lou Reed a dit : « La texture de sa voix est l'une des plus pures, chaleureuses, que j'ai entendues. Elle a la couleur du coucher du soleil et du champagne. »

Quel effet cela vous fait ?

Je suis renversé... Lou Reed est, avec Syd Barrett, une divinité pour moi. Vous n'imaginez pas à quel point ces mots comptent pour moi...

Lou Reed citait souvent son professeur de littérature, Delmore Schwartz, comme l'une des personnes qui l'ont encouragé à avancer. Qui sont celles qui vous ont aidé à voler de vos propres ailes ?

Énormément d'artistes autour de moi... Des phares dans

la nuit, comme Jacno et Elli Medeiros... Jacques Dutronc, Françoise Hardy, et Serge Gainsbourg évidemment. Mon premier album était plein d'idéalisme, plein d'espoir d'entrer dans ce monde, avec tous ses mauvais travers aussi... À chaque fois qu'il y avait une émission de télé et que je les regardais avancer, j'étais émerveillé par leur talent, leur beauté, leur attitude. Je me disais : "Quand je serai grand, je serai Françoise Hardy !" Tout vient d'une volonté communicative, de soi, mais on a aussi besoin que des gens que tu admires te disent : "Tu peux, c'est bien". J'ai eu de la chance d'avoir ces gens-là autour de moi. Pendant des années, j'ai eu le privilège de voir Serge (Gainsbourg) régulièrement chez lui. Il m'encourageait avec de drôles de formules comme "Toi, tu dureras parce que tu es un ovni". Un jour, il m'a dit : "Quand tes fans seront devenus trop vieux, il faudra en changer" [rires]. J'ai passé des moments très importants avec lui. Avec Françoise Hardy aussi. Dès que je fais un disque, j'ai besoin d'avoir son sentiment : je lui fais écouter toutes mes maquettes.

Qu'est-ce qui vous a attiré dans la voix des artistes avec lesquels vous avez collaboré ?

J'aime le côté masculin, très troublant et séduisant, de nombreuses femmes avec lesquelles j'ai chanté : Dani, Marianne Faithfull, Jeanne Moreau... toutes ont une voix grave que j'adore. Et j'ai été fasciné en faisant des duos avec Jacques Dutronc, Daniel Darc ou Dominique A, qui ont cette androgynie, ce côté double, quelque chose qui s'échappe soudain du tableau... c'est le cas aussi du groupe Cigarettes After Sex : avant de rencontrer le chanteur Greg Gonzalez, je pensais qu'il s'agissait d'une femme ! Un autre exemple me vient à l'esprit : Brando dans *Un Tramway nommé désir*. C'est l'homme ! Et, en même temps, quand on l'entend parler, il a un côté extrêmement doux, féminin. J'aime le mystère dans une voix... quelque chose d'imperceptible et de terriblement vrai : chez Chet Baker, Gilberto Gil ou Jobim, qui sont mes références vo-

cales, il a une forme de réticence à chanter des sentiments en gueulant. Avec la voix, on peut transmettre des choses très violentes calmement.

En écoutant les textes si incisifs de vos chansons, on vous imagine écrivain...

Je ne suis pas écrivain : je suis parolier. La chanson n'est pas de la littérature, même s'il y a des auteurs qui écrivent sublimement et dont les textes sont connus... Mais dans notre métier les paroles doivent coller parfaitement à la chanson. La mélodie impose un cadre... c'est un exercice de maths. Être écrivain, c'est être devant une page où il n'y a pas de limites.

Et Dylan... et Lou Reed ?

Ce sont des cas à part. Lou Reed a inventé une manière de composer et de chanter en fonction de ses textes. Il n'a jamais véritablement chanté d'ailleurs, comme Dylan ! Ce qui a donné une liberté à leurs textes... Je n'ai fait qu'interpréter de merveilleux textes, parfois, comme mon adaptation en musique avec Jeanne Moreau, du "Condamnation à mort" de Jean Genet. Le jour où Jeanne nous a quittés, j'ai retrouvé par hasard des exemplaires de nos maquettes de travail avec nos annotations... les siennes, les miennes...

Les vinyles sont pour moi des objets magiques qui nous rapprochent d'un groupe, d'une époque.

Ça a été pour moi comme un signe qu'elle m'envoyait. Un beau moment...

En parlant de son processus d'écriture musicale, Lou Reed disait qu'il avait une radio perpétuellement allumée dans sa tête et qu'il devait immédiatement noter les mélodies qu'il entendait, de peur de les oublier. Et vous ? Les musiques me viennent assez mystérieusement, furtivement. Il m'est arrivé de me réveiller soudainement la nuit avec une mélodie en tête que je trouvais géniale et de me dire "Ah ! Là, j'ai fait la chanson absolue !" Et puis, de me lever, de la jouer... et de réaliser que c'était du rien [rires] ! Mais j'ai écrit quelques chansons fabriquées dans un rêve nocturne, comme "Le Grand sommeil" ou "Le Commencement". Il y a un moment où ça doit arriver : mon corps ne peut plus accumuler ; parfois j'ai vraiment des sensations de vertige et il faut que j'écrive pour me libérer. En revanche, je prends très peu de notes... je me souviens de Serge Gainsbourg qui écrivait des notes partout : sur des



J'adore aussi le collectif Catastrophe qui a fait une chanson démente inspirée par les Beach Boys : elle s'appelle "Party in My Pussy" [rires]... Je fais des photos depuis l'âge de onze ans. C'est une passion, mais ce n'est pas mon métier.

Vous êtes également un passionné de vinyles...

Absolument, j'ai acheté mon premier vinyle à 12 ans : c'était *The Piper at the Gates of Dawn*, de Pink Floyd. Je suis heureux que la vente de vinyles soit en pleine croissance, ce qui est facilement explicable. Le vinyle est une alternative séduisante à la dématérialisation qui peut finir par lasser. Il y a une fascination, un rapport d'affection qui se crée avec cet objet charnel que l'on tourne entre ses mains. Je suis attiré par le son qui enveloppe, la beauté de certaines pochettes que j'ai envie d'avoir chez moi, comme un tableau... J'aime aussi dénicher un « original », le premier pressage, des B-sides... les vinyles sont pour moi des objets magiques qui nous rapprochent d'un groupe, d'une époque. Une façon de se sentir au plus près des musiciens et de leur œuvre. Dans ma jeunesse, quand j'étais à la fac à Rennes, je passais mes après-midi à vendre des disques dans une petite boutique qui s'appelait Opus Disc et à faire le DJ dans des soirées. Aujourd'hui, j'ai environ 2 500 vinyles chez moi et j'en achète des nouveaux régulièrement... je chine dans tous mes voyages et chez les disquaires de Paris, en particulier chez Record Station [voir encadré], une boutique que j'adore. Elle est tenue par Quentin Devillers, qui est devenu un vrai ami.

Derrière votre courtoisie, votre discrétion, on ressent une force, un caractère trempé, volontaire, profondément enraciné... On se trompe ?

Non... J'ai une réserve. C'est inné chez moi. Je suis à la fois très chaleureux mais très pudique et dans la retenue. Donc je laisse les autres avancer et si cette petite chose mystérieuse qu'on ne peut ni décrire ni identifier se passe en rencontrant une personne, alors j'offre mon amitié, mon amour éternellement. Je n'associe pas la discrétion à une forme d'effacement. Bien au contraire : je suis très terrien, très décidé... Parfois, j'ai l'air d'être ailleurs, mais c'est parce que je pense à la musique. Je suis obsessionnel dans mon métier. Tout le reste passe après. Je ne crois pas que je pourrais vivre si je n'étais pas dans la créativité permanente. Donc, la plupart du temps je travaille, je passe mes nuits dans mon studio dans une attitude presque monacale. Ça a un prix, mais c'est la clé du succès et de sa longévité. Le temps m'a permis d'apprendre... Au départ, j'étais un musicien inconnu, un provincial... je n'étais personne en fait. Il m'a fallu des années pour savoir comment je voulais me présenter. Mais, musicalement, je savais déjà exactement ce que je voulais et ce côté déterminé dans mes choix, c'est ce qui m'a sauvé. ■

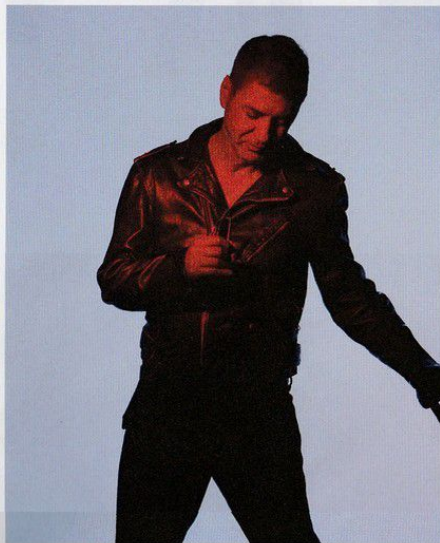
DAHO ET LE TEMPLE DU VINYLE.

Étienne Daho est l'un des fidèles clients de la boutique parisienne Record Station, à quelques mètres du Canal Saint-Martin. Un écriin de 15 m2, truffé de vinyles du sol au plafond... environ 6 000 références. Témoignage de son créateur, le disquaire Quentin Devillers.

« J'ai ouvert cet espace en 2009 et Étienne Daho fait partie de ses habitués de la première heure, de ceux avec qui vous nouez des liens et qui font évoluer le lieu à force de découvertes et d'éveils mutuels. Ses visites au "temple", comme il l'appelle, sont de précieux instants d'échanges. L'œil toujours vif et émerveillé par les couleurs, les costumes, le graphisme des pochettes ; l'oreille qui ne le trompe jamais, une chute d'accord pouvant le faire chavirer à tout instant, et surtout cette curiosité encore intacte que son innocence adolescente a certainement su préserver. Certaines sections et intercalaires n'auraient probablement jamais existé si Étienne n'avait pas poussé les portes de Record Station... Au bonheur de tous, il m'a notamment initié à la new-wave, à l'underground new-yorkais et à la scène des jeunes gens modernes français. Je lui ai fait partager mon amour de la soul et des albums comme *The Bottom Line* de O. V. Wright font maintenant partie de ses disques de chevet. »

Record Station : 13, rue des Récollets, 75010.

P. G.



bouts de papier, la nappe d'une table de restaurant. C'était fascinant.

Vous êtes le curateur de l'exposition « Daho l'aime pop ». Pouvez-vous citer quelques-uns des artistes que vous avez pris en photo et d'autres que l'on peut voir épinglés aux murs... et partager votre ressenti sur l'avenir de la pop française ?

On voit de magnifiques images « vivantes » : d'Édith Piaf à un portrait très fort de Benjamin Biolay capturé par Claude Gassian... mes clichés de Jacno, d'Ellie Medeiros, de Dominique A ou de Philippe Pascal, de Marquis de Sade... les parrains donc. La partie consacrée aux jeunes pousses est aussi très significative, car il y a une excellence dans la *french pop* actuelle ! Je suis ému par l'énergie des débuts et j'ai photographié la plupart des fleurons de la jeune scène française pour garder le souvenir de leur éclosion : Lou Doillon, Aline, La Femme, François & The Atlas Mountains, Lescop, Pony Hoax, Yan Wagner... Calypso Valois, évidemment, qui a une identité, une singularité, extraordinaires... Flavien Berger, qui chante aussi dans *Blitz*.

